

IMPRESSIONS DE VOYAGE

LES TRÉSORS DE TOUT-ANKH-AMON

Le Caire, 16 février.

JE rentre de Biban-el-Molouk, où j'ai revu la tombe de Tout-Ankh-Amon, après un intervalle de quatre années. Je dirai franchement que la visite m'a déçu. En 1923, il régnait au tombeau une atmosphère étrange, un mystère inouï. Partout où le regard se portait, il surprenait des secrets millénaires révélés à l'instant. Maintenant, on sait d'avance ce que l'on va trouver, et l'afflux des visiteurs a rendu nécessaire l'installation de barrières qui donnent à la tombe un aspect de baraque foraine.

Dès qu'on pénètre dans l'antichambre, on regarde vers la salle du Sarcophage, mais la vue est barrée par une sorte d'estrade en planches. Un Européen est assis sur une chaise banale; on sent qu'il n'a d'autre mission que de contrôler le mouvement des entrées et des sorties, et d'avertir discrètement les personnes qui auraient envie de s'attarder. Un écritau — rédigé en anglais seulement — recommande le silence.

J'espérais voir les parois de la chambre mortuaire afin d'analyser d'un coup d'œil leur composition. Malheureusement, on ne peut en apercevoir qu'une minime partie; les panneaux de bois doré des catafalques emboîtés sont encore là, soigneusement recouverts de coton, et leur aspect n'est pas sans rappeler de grands lits démontés et serrés dans une tapissière. Je ne reproche rien aux personnes chargées des fouilles et qui ont sans doute de bonnes raisons pour agir de la sorte. Je constate une situation et je note l'impression pénible qui en résulte.

Au centre de la pièce se dresse la cuve impressionnante en pierre cristalline. De chaque angle se détache une gracieuse figure de déesse, garde fidèle du grand défunt dont le corps a été confié à cette éternelle protection. On croit voir le roi

lui-même étendu sur sa couche funèbre, mais c'est une illusion : les restes, mal conservés, de la momie sont cachés dans cette grande idole étincelante, habilement éclairée par une lampe électrique et qui est le cercueil extérieur du roi Tout-Ankh-Amon. Ce cercueil est fait de bois recouvert de feuilles d'or, incrusté d'émaux et de pierres de couleur. C'est très beau, et il est même impressionnant de fixer le regard sur cette statue du roi identifié à Osiris dont il porte tous les attributs caractéristiques.

Mais la pensée s'évade à l'instant. La tombe n'est pas encore vide ; on est loin d'en avoir terminé l'inventaire. Dieu sait quelles surprises sont encore ici en réserve ! N'importe, pour le moment, le centre d'intérêt est au Caire, dans les galeries du premier étage, où se trouve exposé un choix d'objets provenant du tombeau, et surtout dans la petite salle réservée aux bijoux.

Dès mon arrivée au Caire, je me suis précipité au Musée. Malgré plusieurs visites, j'ai l'impression de n'avoir presque rien vu. J'ai rencontré des personnes qui m'ont avoué le demi-scepticisme avec lequel elles étaient entrées. Elles sont sorties éblouies et surtout décontenancées.

Le grand cercueil d'or, dont aucune reproduction, si parfaite soit-elle, ne peut donner une idée exacte, est vraiment une pièce unique. A quelle autre époque de l'Histoire, dans quelle autre civilisation a-t-on jamais eu la pensée d'enfermer le corps d'un roi dans un coffre en or massif, aux parois de plusieurs centimètres d'épaisseur ? Et si même on avait eu une pareille idée et des trésors suffisants pour la réaliser, où aurait-on trouvé des artistes capables de faire de cette gaine de momie un véritable chef-d'œuvre artistique ? La beauté, la précision, la fermeté d'accent, le choix judicieux des pierres dont les couleurs se combinent, toutes ces qualités se trouvent à un égal degré chez le maître qui a dessiné le modèle et chez l'artisan qui l'a exécuté. On s'arrête stupéfait et l'on voudrait rester longtemps auprès de ce miracle des vieux orfèvres.

Mais la salle est grande, elle est encombrée de vitrines qui toutes sont remplies de bijoux. L'administration du Musée met en vente une notice sommaire. Je transcris, à titre

d'exemple, le numéro 314 : « Collier royal flexible, composé de trente-huit plaquettes d'or cloisonnées, dont les creux sont remplis de pâtes de verre polychromes, et qui sont disposées de façon à former les ailes éployées du faucon qui occupe le centre du collier. »

Qui soupçonnerait, à lire une telle description, ce qu'est l'objet même, ce bel oiseau, le faucon royal, dans sa ligne impérieuse, les pattes nerveusement dessinées, et dont les ailes multicolores se développent en une courbe élégante pour protéger la poitrine du Pharaon ?

Partout sont étalés des colliers, des bagues, des bracelets, des armes, des insignes, des amulettes. Dans une vitrine se trouve le masque prodigieux, en or massif; dans une autre, le vrai diadème royal. L'on comprend soudain l'acharnement mis pendant des siècles, par toutes les générations d'hommes qui ont habité l'Égypte, à piller les tombes royales qui débordaient de telles richesses. Et cela rend plus extravagante encore la découverte de cette sépulture intacte.

On s'étonne d'autant plus de l'espèce d'indifférence avec laquelle une telle trouvaille est accueillie dans le monde civilisé. Après le tapage du premier moment, c'est comme si la curiosité s'était émoussée. Faut-il croire qu'il n'y a là qu'un moment de stupeur et que l'intérêt va se réveiller ? Ces bijoux trouvés sur la momie ne sont que des pièces funéraires aux formes presque canoniques. Ce ne sont pas les plus beaux. Les meilleurs sont dans des coffres où on les découvre par monceaux. On commence à peine à en faire l'inventaire.

Tout ceci n'est qu'une première impression, mais je voulais dire sans plus tarder que les bijoux de Tout-Ankh-Amon dépassent en splendeur toutes les espérances.

(*Le Soir*, 25 février 1927.)

Jean CAPART.

UNE SEMAINE DE FOUILLES A TELL HÉOU

UN notable de Héou affirmait connaître, dans le désert, une tombe cachée.

« Il y a bien longtemps, disait-il, les Arabes l'avaient découverte. Déjà ils avaient dégagé l'escalier où se voyaient des inscriptions et des figures, lorsque les *ghafirs* du Service

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

des Antiquités étaient survenus et avaient comblé l'excavation. »

Cette année, les circonstances étant favorables, la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth a pu éclaircir ce petit problème archéologique.

Héou était dans l'antiquité la capitale d'un nome; elle porta, sous les Ptolémées, le nom de Diospolis Parva, c'est-à-dire la Petite Thèbes. Les ruines pittoresques de la ville s'étendent non loin du fleuve, à quelques kilomètres en amont de Nag Hamadi; mais la nécropole, selon l'usage



Cliché de la *Revue franco-belge*.

FOUILLES A TELL HÉOU. Février 1927.

ancien, est située dans le désert libyque. Toute cette région est couverte de cultures de cannes qui alimentent l'usine de Nag Hamadi, la plus importante des sucreries d'Égypte.

Nous avions reçu dans la colonie une charmante hospitalité, et, chaque jour, pour nous rendre à l'endroit des fouilles, nous montions dans une de ces voitures légères, traînées par une mule, qui empruntent la voie servant au transport des cannes. Nous longions le grand canal d'irrigation qui, pour donner la fertilité à ces terres, s'avance presque jusqu'au désert.



BAS-RELIEF DE LA CHAPELLE DES IBIS.

Partout, la grande vie champêtre de l'Égypte s'affirme avec intensité. Sur une des berges se dresse une ruine lamentable : une des tours de l'ancien télégraphe Chappe, qui nous semble, en ce pays, plus anachronique que les monuments anciens. La voie s'arrête, et nous nous engageons à pied, par un sentier sinuieux, très pittoresque, entre les champs et les jardins, le long d'un ruisseau tout ombragé de palmiers.

Les enfants qui veillent aux troupeaux nous regardent avec surprise, ou, le plus souvent, s'affolent des gambades d'un grand chien qui nous accompagne.

Nous voici dans une pauvre agglomération, autour d'une mare à l'eau infecte. Un arbre centenaire garde la porte d'un petit monastère copte, dont les murs abritent une communauté étrange. Tandis qu'on prépare le café traditionnel, nous entrons dans l'église sordide, où le prêtre, affublé d'ornements en loques, se dispose à célébrer l'office. On installe à notre intention deux bancs dans le chœur et,



SÉRIE DE VASES RENFERMANT LES MOMIES D'IBIS.

pendant quelques minutes, nous écoutons avec intérêt le chant des mélopées; nous suivons avec surprise les rites qui nous semblent si étranges que nous avons peine à croire qu'il s'agit là d'une messe chrétienne. Dans un coin de l'église, des femmes voilées multi-

plient les signes de croix et se cachent lorsque les regards se portent de leur côté. Ce sont des religieuses, les seules, paraît-il, qui existent encore en Haute Égypte. On nous offre, comme souvenir, un pain eucharistique. C'est un vieux nègre qui le prépare, et le bloc de granit sur lequel il broie le grain est le socle d'une statue antique portant la titulature d'un prêtre des anciens dieux de Coptos.

Au sortir du couvent, il reste à franchir quelques mètres pour se trouver brusquement au désert. Vingt hommes, depuis quelques heures, ont été mis au travail à l'endroit indiqué. Les uns, armés de pioches à large fer, grattent le sol et remplissent des paniers que les autres vont déverser plus loin. Quand l'ardeur ralentit, un des ouvriers entonne une chanson, dont les autres répètent le refrain, et le travail reprend de plus belle.

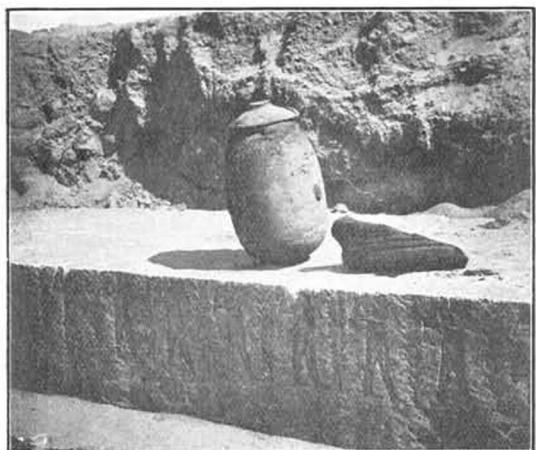
Ahmed Soliman avait raison : il y a bien là une ruine ancienne, dont le dallage ne tarde pas à se montrer. Mais, hélas ! les murs ont presque totalement disparu. A quelques mètres au sud, on peut voir le four à chaux où les blocs de calcaire ont été brûlés par les habitants de l'agglomération voisine.

Nous auront-ils laissé de quoi identifier la construction et en déterminer exactement la date ? A un endroit, quelques

blocs encore en place nous montrent une procession de génies versant des libations. Le style grossier des reliefs indique l'époque romaine. Dans les déblais, de menus fragments nous donnent des lambeaux de formules d'offrande, parmi lesquels deux ou trois désignent le dieu qu'on adorait : l' « Osiris Ibis », c'est-à-dire l'ibis mort identifié par les rites au roi de l'autre monde, le grand Osiris lui-même. Un autre fragment nous en conserve l'image : c'est un homme à tête d'ibis, enveloppé étroitement dans des bandelettes de momie et tenant dans les poings fermés les emblèmes bien connus du sceptre et du fouet.

A l'arrière de la construction, un escalier descend vers la porte d'un souterrain creusé dans la montagne. La galerie qui s'ouvre devant nous est remplie de terre, à peu près jusqu'à la voûte. En se glissant à la partie supérieure, au milieu d'une poussière aussi aveuglante qu'étouffante, on peut entrevoir d'autres galeries, à droite et à gauche. Nous faisons déblayer toute la partie proche de l'entrée. Dans les parois latérales, il y a des cavités de forme irrégulière ; mais toutes ont été vidées de leur contenu. Heureusement, tout à fait à la base, les ouvriers mettent à jour deux chambrettes qui sont restées intactes. Elles contiennent chacune une bonne centaine de grandes jarres, dépourvues d'ornement, et dont

le couvercle, en forme d'écuelle, est encore scellé au moyen d'argile. Nous nous dépechons d'en ouvrir quelques-unes. Elles renferment généralement trois ou quatre momies d'ibis, comme on pouvait s'y attendre, d'ailleurs, à la suite de constatations faites sur



VASE ET MOMIE.

les ruines du temple. L'oiseau sacré, soigneusement emmailloté dans des bandelettes brunes et noires, forme une petite masse régulière, la tête tournée vers l'arrière, le bec reposant le long du dos. D'autres jarres contiennent des rapaces emballés de manière à ressembler à de petites momies humaines surmontées d'une tête de faucon minutieusement modelée en étoffe.

Tout cela est charmant et agréable à regarder. Mais les eaux d'infiltration ont atteint le niveau des jarres, et les momies sont devenues d'une fragilité incroyable. On les touche et on les sent presque s'évanouir sous les doigts. Celles qu'on a réussi à sortir intactes de leur cercueil de terre commencent, l'instant d'après, à tomber en morceaux et ne forment plus, en quelques minutes, qu'un petit tas d'ossements et de poussière brunâtre.

La disposition caractéristique des bandelettes a permis de confirmer la date de la catacombe qui contenait encore des amas d'ossements de chiens. Entre les jarres étaient disposées de petites lampes grossières, en terre mal cuite. On imagine les prêtres et les dévots s'éclairant d'une lampe fumeuse pour venir déposer à la nécropole les momies d'animaux sacrés, et, leur tâche terminée, éteignant la lampe et l'abandonnant comme une sorte d'offrande.

Tout le plateau voisin est creusé de grandes galeries formant un immense labyrinthe jonché de débris de vases innombrables, ayant renfermé des momies d'animaux. Tout a été pillé, saccagé, piétiné, et ce serait folie que de vouloir entreprendre un déblaiement complet, dans l'espoir que, peut-être, une cachette aurait échappé au pillage. Les habitants du village voisin viennent dormir au frais dans ces catacombes lorsque la chaleur de l'été est trop accablante. Ils rêvent naturellement à des trésors fabuleux ensevelis sous le sol, et le vieux moine copte, qui suivait avec intérêt nos travaux, était persuadé que nous ne cherchions pas au bon endroit. Ses yeux brillaient en parlant de l'or qui dormait sous terre; mais il ne précisait pas davantage.

Entretemps, nous avons fait exécuter quelques petits travaux dans la nécropole, fouillée depuis longtemps par Flinders Petrie, afin de nous rendre compte des chances que

présenterait un déblaiement systématique. Hélas ! il n'y a pas grand'chose à espérer de ce côté. Les pillards — et les archéologues qui viennent d'ordinaire longtemps après eux — n'ont plus laissé beaucoup à glaner. Cependant, en vidant le puits d'une tombe du Moyen-Empire, on a trouvé un collier de perles émaillées, orné d'un sceau en forme de grenouille qui porte sur le plat une inscription encadrée d'un joli motif de spirales. Les ouvriers ont extrait du sable qui remplissait la chambre funéraire de petites figures grossières, en terre cuite, représentant des personnages assis, une réduction de table garnie de gâteaux et des modèles de vases.

Le collier et deux des figurines ont été gardés par le Service des Antiquités; les autres pièces seront prochainement exposées au Cinquantenaire.

Pour la première fois, des fouilles belges enrichissent les collections du grand Musée du Caire; c'est pourquoi nos travaux de Tell Héou marquent une date dans l'histoire de l'égyptologie en Belgique.

(*Le Soir*, 16 avril 1927.)

Jean CAPART.

LE TOMBEAU DE PETOSIRIS

Nous revenons d'une visite au tombeau de Petosiris. Ne cherchez pas dans les guides d'Égypte, ni dans les programmes des agences de voyages; nulle part vous ne trouverez mention de ce beau monument. Comme cela arrive souvent en Égypte, il a été découvert par hasard. Les agents du Service des Antiquités ayant appris que les Arabes allaient chercher dans la montagne des pierres sculptées,

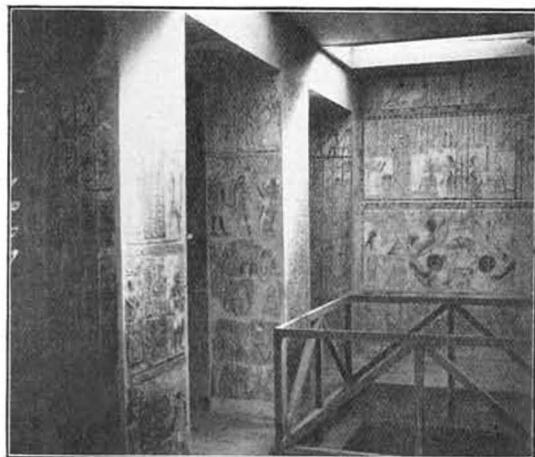


SITE DU TOMBEAU DE PETOSIRIS



FAÇADE DU TOMBEAU DE PETOSIRIS

D'après G. Lefèvre.



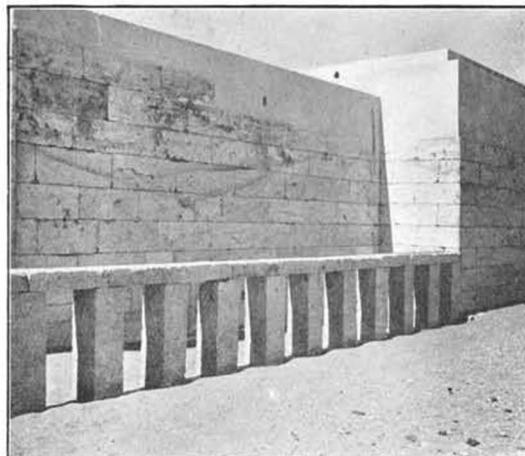
INTÉRIEUR DU SANCTUAIRE.

rendre, nous partons d'Abou Kerkas. Sur les routes, nous sommes surpris de croiser des autobus indigènes dont le nombre de places paraît illimité. Il faut voir comme les gens s'y entassent, s'accrochent aux garde-boue, aux marchepied, s'installent sur le toit. Après une heure et demie de course rapide en auto à travers les cultures florissantes, nous arrivons au Bahr el Youssef, le grand bras de dérivation du Nil vers le Fayoum. Là, nous sommes accueillis par les notables du petit village de Deroua qui ont tout préparé pour le passage du canal et la course au désert.

Notre petite caravane est des plus pittoresques et fait sensation dans les ruelles sordides qu'elle

purent intervenir à temps pour empêcher la destruction entière d'un des plus curieux tombeaux de la vallée du Nil. Il est à craindre, néanmoins, que le monument reste longtemps encore inaccessible aux touristes et même aux archéologues.

Pour nous y



BALUSTRADE EXTÉRIEURE.



D'après G. Lefèvre.

SACRIFICE DE RITE GREC AU
TOMBEAU DE PETOSIRIS.

traverse. Elle ne se compose pas seulement de notre groupe mais encore de plusieurs personnages des environs qui tiennent à nous faire escorte, entre autres, un conseiller municipal d'Abou Kerkas qui a de belles cartes de visite libellées en français, bien qu'il ignore complètement cette langue. Nous emmenons en outre les nombreux indigènes qui nous prépareront tout à l'heure un repas pantagruélique suivant toutes les traditions de l'hospitalité arabe. Rien de plus amusant que le tableau formé par deux grands moricauds à califourchon sur un petit baudet, et dont le premier porte solennellement le réchaud à pétrole qui servira de fourneau de cuisine.

Les champs sont bientôt traversés et nous abordons la région désertique. Où est le tombeau de Petosiris ? Un grand geste vague vers l'horizon nous désigne un point de la montagne où se remarquent quelques rochers : c'est ce qu'on appelle Touna el Gebel. A cet endroit s'attache un souvenir tragique : un jeune archéologue français s'y est tué, il y a quelques années, en tombant du haut de la falaise.

Ici, plus de route marquée. Nous cheminons à travers les dunes de sable, guidés par les gardes du Service des Antiquités, qui courrent pieds nus devant les montures, le fusil en bandoulière.

Après une heure de chevauchée, nous apparaît brusquement le tombeau de Petosiris. On l'a dégagé d'une colline artificielle formée par le sable que le vent chasse et qui s'amoncelle entre les constructions antiques. A quelques mètres en arrière, des coulées de sable viennent de mettre à nu l'angle d'un second monument du même genre.

Ce qui donne une valeur exceptionnelle au tombeau que nous sommes venus visiter, c'est qu'il constitue la sépulture de famille d'un grand prêtre du dieu Thot, d'Hermopolis, une des capitales théologiques de l'Ancienne Égypte. Petosiris vivait à une époque particulièrement troublée, entre la deuxième domination perse et le commencement de l'ère des Ptolémées.

Les inscriptions du tombeau retracent la carrière du grand prêtre, zélé restaurateur des temples et habile administrateur des biens de son dieu. Les scènes sculptées et peintes qui



RUINES D'ACHMOUNEIN.

couvrent tous les murs montrent Petosiris et les membres de sa famille se livrant à leurs occupations journalières. Elles reproduisent également les funérailles, les rites compliqués qui les accompagnent et présentent le catalogue des divinités des régions où parviennent

les bienheureux. Plusieurs textes comptent parmi les plus précieux que nous possédions pour l'étude des idées religieuses et morales des Égyptiens. Le style des reliefs est une surprise pour les connaisseurs de l'art pharaonique, car on y relève de nombreuses particularités qui ne s'expliquent que par une influence de l'art grec.

Au retour, nous sommes passés par les ruines lamentables mais pittoresques de la ville d'Achmounein qui fut autrefois la grande et prospère Hermopolis. Nous y avons vu les pierres croulantes et rongées par le salpêtre du temple de Thot, où Petosiris avait exercé le sacerdoce suprême.

(*Le Soir*, 14 mars 1927.)

Jean CAPART.

LA TOMBE AUX GUÊPES

A UNE vingtaine de kilomètres à l'est de Cheikh Fadl, s'élève une colline du désert, appelée par les indigènes Kom el Ahmar. Comme le terrain dépend du district de Charona, les archéologues ont donné ce nom à la nécropole que nous allons visiter. Ainsi qu'il arrive souvent pour les régions éloignées, le site a été profondément ravagé par les fouilleurs clandestins. La colline tout entière est criblée d'excavations. Un peu partout s'ouvrent des puits soigneuse-

ment creusés dans le roc. On note sur leurs parois des encoches ménagées par les anciens en guise d'échelles. Il faut voir avec quelle agilité de singe les indigènes descendant hardiment au fond des tombes. En certains endroits, il est évident qu'on s'est servi des monuments antiques comme carrières; c'est ainsi qu'il reste peu de chose d'une très belle sépulture dont le plafond, privé de ses soutiens par les exploiteurs de pierres, s'est effondré tout d'un coup, ensevelissant quelques pans de murs sur lesquels on distingue encore des fragments de relief et des bribes d'inscriptions en beaux hiéroglyphes de l'Ancien-Empire.

Autant qu'on en peut juger, la tombe la plus importante de cette nécropole était celle d'un haut personnage de la VI^e dynastie, du nom de Pepi Ankh. Actuellement, lorsqu'on est encore à quelque distance, elle paraît être une grotte naturelle; dès qu'on s'approche, on s'aperçoit qu'elle est habitée par des milliers de guêpes, qui ont accroché sur les parois, et surtout au plafond, leurs alvéoles qu'on croirait faites d'une boue séchée.

Dans le soleil, c'est un tourbillon d'essaims, et même le visiteur le plus déterminé à voir de près les reliefs et les inscriptions, éprouve un moment d'hésitation à s'avancer. J'enfonce bien mon casque, je choisis le côté de l'ombre et je pénètre rapidement dans une petite chambre qui paraît indemne; mes compagnons en font autant et immédiatement l'un d'eux, venu déjà il y a trois ans ici, signale des dépréhensions nouvelles. Les Arabes, en essayant d'arracher aux parois des fragments que



LA TOMBE AUX GUÊPES.

les touristes leur paient quelques piastres, sont en train d'anéantir un précieux monument.

Les dimensions du plan, le développement des scènes figurées — il s'agit d'une nécropole provinciale — prouvent que la tombe avait été faite pour un seigneur d'importance. Relevons quelques-uns de ses titres : prince, chef de la région du Sud, régent de château, ami unique, prêtre-lector, chef du domaine forestier du pharaon, chef des scribes des scellés, etc. Un titre mutilé montre que le défunt avait rempli également des fonctions dans la ville de la pyramide de Pepi I^{er}, dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours, sous la transcription grecque de Memphis.

Les bas-reliefs, bien abîmés déjà, reproduisent pour la plupart, les thèmes habituels ; ce sont des scènes de chasse, de pêche et d'apport d'offrandes, comme on en voit dans notre mastaba du Cinquantenaire. Mais, à côté de celles-ci, se trouvent les restes d'une représentation exceptionnellement rare à l'époque de l'Ancien-Empire : le cortège des funérailles. Pourvu qu'on en prenne une copie avant que les indigènes l'aient dépecée à coups de ciseau !

Nous quittons la colline de Kom el Ahmar, où nous ne pouvons nous arrêter que quelques minutes, avec un sentiment étrange. En vingt endroits d'Égypte on retourne le sol, dans l'espoir de faire sortir de nouveaux trésors, et pendant ce temps de précieux documents d'art et d'histoire sont anéantis par l'ignorance et la cupidité de pauvres gens.

(*Le Soir*, 19 mars 1927.)

Jean CAPART.

LA PYRAMIDE DE MEIDOUM

IL Y A bien longtemps déjà que j'avais le vif désir d'aller voir de près la pyramide de Meidoum. La forme étrange de ce monument ne manque pas d'intriguer ceux qui l'aperçoivent de loin, du chemin de fer ou du bateau. C'est une pyramide, évidemment, mais une pyramide d'un aspect anormal. Imaginez une colline qui s'élève sur le plateau désertique et que surmonte une énorme construction suggérant les tours à étages de l'ancienne Babylone. A plusieurs

reprises, l'archéologue anglais sir Flinders Petrie a fouillé les abords de la pyramide mais, faute de moyens techniques suffisants, il n'a jamais pu la déblayer jusqu'à la base. Néanmoins, ses travaux ont démontré, sans qu'il puisse subsister à cet égard le

moindre doute, que la pyramide avait eu autrefois une forme tout à fait régulière, et que son aspect actuel est le résultat de déprédations modernes : ce gigantesque monument a été employé en guise de carrière. Rien ne vaut une visite sur les lieux pour se faire une idée exacte de la question. De plus, je savais que la chambre intérieure de la pyramide était intéressante, et j'espérais pouvoir y pénétrer.

L'Égypte change rapidement et les excursions, considérées autrefois comme difficiles, se font de plus en plus aisément. Il n'empêche que bien des monuments sont encore délaissés par les touristes en raison de leur ancienne réputation d'inaccessibilité.

Notre *dahabieh* s'était arrêtée, le soir, à Wasta et, le matin suivant, malgré les âniers qui s'étaient précipités vers nous comme une nuée de mouches, nous montions dans les autos qui devaient nous conduire au pied de la pyramide. Je pense que Ford ferait bien de racheter ces voitures et de les exposer, pour montrer toutes les détériorations que peuvent subir ses machines, sans être totalement hors d'usage. Leur mécanisme usé a reçu pour cette expédition un curieux complément humain : deux grands moricauds cramponnés sur les marchepieds. Ce sont les vrais leviers de mise en



LES OIES DE MEIDOUM.

marche et, s'ils n'étaient là pour pousser la voiture, chaque arrêt serait la panne définitive et irrémédiable.

Nous avançons vers le désert. Un village extrêmement pittoresque s'étend autour d'une mare où s'ébattent un grand nombre d'oies. Nous pensons à la peinture connue du Musée du Caire, les *Oies de Meidoum*, dont nous avons sous les yeux les modèles vivants.

Plus nous marchons et plus la pyramide nous apparaît formidable. Bientôt, nous sommes forcés de mettre pied à terre. Les autos, fatiguées, ont besoin de répit; il est prudent de leur en donner, en prévision du retour. Nous franchissons à pied toute une série de monticules désertiques avant d'escalader la colline sur laquelle se dresse la pyramide. On se rend aisément compte que l'édifice a été bâti par couches successives. Les pierres ne sont pas empilées grossièrement mais, au contraire, minutieusement appareillées. Les parties internes, maintenant dégagées, apparaissent aussi soignées que si elles avaient formé le parement extérieur de l'édifice achevé. C'est bien là ce qui trompe un observateur peu averti. Comment s'imaginer que ces belles surfaces de calcaire à la patine presque dorée sous le soleil, aient été autrefois enfermées au cœur de la maçonnerie? A la face est, les fouilles ont mis à nu une partie du gradin naguère enseveli par la destruction des étages supérieurs.

Mais le petit temple déblayé par Petrie, il y a plus de quarante ans, est de nouveau recouvert par les sables.

A la face nord s'ouvre le couloir qui conduit à la chambre funéraire. Nous nous penchons sur l'orifice : le cou-



PYRAMIDE DE MEIDOUM, VUE DU SUD.

loir se perd dans les ténèbres; la pierre est lisse comme un miroir, et l'on ne peut avancer que plié en deux.

Depuis notre arrivée au pied de la pyramide, une demi-douzaine d'indigènes ont surgis Dieusait d'où. Allez dans l'endroit le plus désert d'Egypte

et vous vous apercevrez que les hommes semblent sortir du sable, pour vous accompagner, vous questionner, vous épier, et finalement vous demander un bakchiche pour l'honneur qu'ils vous ont fait de vous incommoder de leur présence. Je me décide à aller voir avec quelques-uns de ces guides imposés s'il est possible d'atteindre la chambre intérieure. Le couloir, qui paraissait si beau, si propre, si bien dégagé, est encombré dans toute la partie inférieure d'innombrables fragments de calcaire. Ces diables d'indigènes courrent là-dessus à pieds nus, sans sourciller.

Bientôt les fragments sont si nombreux qu'il n'est plus possible d'avancer, sinon à quatre pattes, puis même, en rampant. Le beau couloir, devenu un terrier de lapin, semble interminable; il y fait une chaleur extrême et l'air est imprégné de l'odeur caractéristique des lieux habités par les chauves-souris. Je m'arrête un instant pour souffler et je demande à l'Arabe qui me précède : « Où est la chambre ? » — « Là », dit-il en me montrant un trou qui s'ouvre à la partie supérieure du couloir. Enfin, je peux me redresser; mais quelle déception ! Ma lampe électrique montre que nous sommes au fond d'un puits carré d'un bon mètre de côté. Je répète ma question : « Où est la chambre ? » Et cette fois on me répond : « En haut. » Je tourne dans cette direction



DÉTAIL DE LA FACE EST DÉBLAYÉE.

le faisceau lumineux de ma lanterne et j'entrevois qu'il y a là, en effet, une énorme cavité dont le plancher est à 7 mètres environ de l'endroit où je me trouve. Un des Arabes commence à grimper en mettant ses pieds nus dans les encoches de la pierre. Il me tend les mains; un autre me pousse. Je monte ainsi quelques degrés, mais bientôt je ne vois plus d'encoches et je n'ose pousser plus loin l'escalade. Ma tête est presque à la hauteur du plancher de la chambre. Je peux éclairer la voûte en encorbellement, promener la lumière sur les parois...

La descente est plus malaisée encore que la montée. Je peste contre ceux qui oublient qu'il peut être intéressant de visiter les tombeaux des grands rois de l'Ancienne Égypte. Quelques heures de déblaïement, une petite échelle de fer aux parois du puits, et il serait facile d'aller admirer la construction de la chambre du roi Snéfrou, que je me venterai longtemps d'avoir vue — sans avoir pu, hélas ! y mettre le pied.

(*Le Soir*, 14 avril 1927.)

Jean CAPART.

A SAQQARAH

POUR beaucoup de personnes, le nom de Saqqarah évoque deux monuments célèbres : le Sérapéum et le tombeau de Ti. Le grand fouilleur Mariette pacha les découvrit, il y a soixante-quinze ans, lors de ses premières fouilles en Égypte, et depuis lors les visiteurs de Saqqarah n'ont pas manqué d'aller admirer les majestueux sarcophages des Apis et les fins bas-reliefs du seigneur Ti. Lorsqu'on s'y rend, venant de Bedréchein, on passe à côté d'une pyramide à degrés d'un type fort ancien. Un voyageur du commencement du xix^e siècle avait pénétré dans la chambre intérieure de cette pyramide et relevé le nom d'un roi Djeser du début de la III^e dynastie. Vers 1850, l'expédition de Lepsius enlevait une porte intérieure, décorée de plaquettes émaillées, et l'offrait au Musée de Berlin. Ces jours derniers, M. Firth, l'habile directeur des fouilles de Saqqarah, nous montrait sur la muraille la signature de Weidenbach, le dessinateur allemand, et il ajoutait, avec un sourire, qu'il avait retrouvé son cayon, perdu

entre deux pierres. Car M. Firth s'est mis à l'étude attentive de la pyramide, et les monuments qu'il est en train de déblayer à l'intérieur de son enceinte promettent non seulement aux archéologues, mais aussi à tous les amateurs, de belles choses, des surprises vraiment inespérées.

Pendant longtemps, le Service des Antiquités estimait que déblayer les abords de la pyramide serait du temps et de l'argent perdus. Il faut avouer que l'aspect des lieux justifiait entièrement une telle impression. Le monument funéraire du roi Djeser est enfermé dans une vaste enceinte rectangulaire de 500 mètres de long sur 250 de large. Au nord et à l'est de la pyramide s'étendent des constructions considérables.

D'après les traditions recueillies par Manéthon, le roi Djeser avait eu à son service un architecte fameux, ou plus exactement un savant illustre, qui avait mis à la disposition de son maître toutes les ressources de son génie. On prétendait que c'était lui qui avait inventé la construction en pierre. Ceci était le souvenir, mal interprété au cours des siècles, du talent avec lequel Imhotep avait édifié les temples de son souverain.

Sa réputation de médecin n'était pas moins glorieuse et les Égyptiens de la Basse-Époque en ayant fait le dieu de la médecine, l'avaient proclamé fils de Ptah. A l'époque grecque, on l'identifia sans hésiter avec Esculape.

N'est-il pas merveilleux de retrouver aujourd'hui, dans les temples saccagés et bouleversés, une base de statue sur



LES TEMPLES DE DJSER.
Photo prise du haut de la pyramide.

laquelle Imhotep a fait graver, en hiéroglyphes d'une admirable précision, ses noms et ses titres ! C'est la signature du maître au milieu des ruines de son chef-d'œuvre.

On a déjà décrit les belles colonnes polygonales à cannelures qui décorent la façade des chapelles de princesses. Leur galbe, leur perfection ont éclairci d'un coup le problème tant discuté des colonnes protodoriques. Tous ceux qui ont vu les originaux reconnaissent que les grands architectes de la Grèce ont trouvé dans la vallée du Nil le prototype d'un de leurs ordres.

Vers le sud de la pyramide, M. Firth déblayait, l'hiver dernier, d'admirables propylées aux colonnes d'un type nouveau, dont l'ordonnance est si parfaite qu'on peut affirmer qu'aucun monument de l'architecture pharaonique n'égale leur sobriété et leur grandeur. Mais tout cela est mutilé, difficile à reconstituer à l'instant par l'imagination. Le sol est jonché d'une infinité de fragments, qui font songer à un chantier de construction. Un jeune architecte français, M. Lauer, collaborateur de M. Firth, est en train d'étudier tous ces fragments, de les rapprocher, de les mesurer minutieusement, de manière à remettre en place un grand nombre d'entre eux. Le jour où il pourra montrer ses dessins et ses reconstitutions, le monde en sera stupéfait, et je gage que

le cri général sera :
« Qui aurait jamais cru que les architectes de la III^e dynastie eussent créé de telles merveilles ! »

La trouvaille importante de cette année est celle d'un vaste tombeau de pierre construit sur le mur même de l'enceinte de la pyramide. C'est



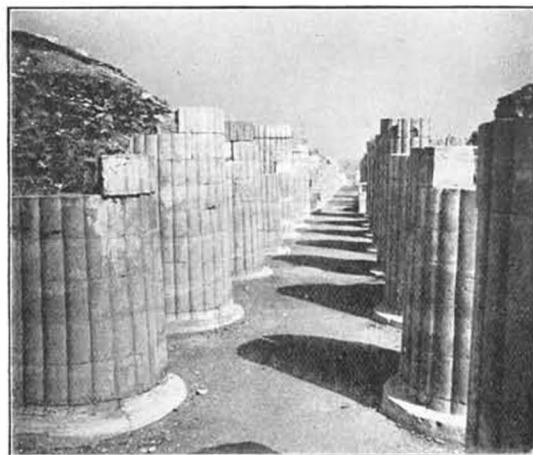
LES CHAPELLES DES PRINCESSES.
Photo prise du haut de la pyramide.

évidemment la tombe d'un très grand personnage; mais, jusqu'à présent, aucune inscription n'est venue préciser son nom. Alors, on devine, on espère, on voudrait que ce soit la tombe d'Imhotep, le génial architecte de Djoser, l'homme dont les générations plus jeunes avaient fait un dieu.

Voilà des mois que M. Firth tourne autour de la chambre souterraine. Pour la bâtir, on a creusé dans le roc un immense escalier qui descend profondément; mais plus tard, la chambre terminée, on a bloqué les passages. Où est la porte véritable? L'habile fouilleur de Saqqarah veut entrer directement, loyalement, et non pas comme ce cambrioleur de la VI^e dynastie dont on suit en quelque sorte la trace. On sait qu'il a pénétré dans la chambre d'où il a pu retirer quelques menus objets, mais les vrais trous de taupe, grâce auxquels il a réussi dans sa téméraire entreprise, n'ont pu lui permettre d'évacuer aucune pièce un peu volumineuse. Ici, sans doute, comme chez Tout-Ankh-Amon, le passage des voleurs n'aura pas détruit l'importance de la trouvaille pour les archéologues.

Il faut avoir été sur place pour se rendre compte des difficultés que présente une telle fouille.

On ne pourrait assez rendre hommage à la prudence, au calme, au flegme dont M. Firth doit faire preuve à chaque instant. Il est comme un habile détective qui suit une piste et qui risque, par une fausse manœuvre, par une légère indiscretion, par une impatience de quelques secondes, de perdre tout le fruit de son travail. On ne raconte pas tous les drames



PROPYLÉES DU TEMPLE DE DJSER.

de l'archéologie. Il y a des tombes antiques qui non seulement ont gardé leurs secrets, mais ont enseveli ceux qui eurent l'audace de vouloir les connaître. Sachons attendre le moment où M. Firth pourra nous annoncer une nouvelle victoire.

(*Le Soir*, 19 avril 1917.)

Jean CAPART.

LA MÈRE DE KHÉOPS

ON nous avait montré, en 1925, entre les grands mastabas rangés à l'est de la pyramide de Khéops, à Gizeh, l'orifice d'un puits mystérieux. Mais Reisner, le chef des fouilles, était déjà reparti pour Boston, et il fallait attendre la saison suivante avant de savoir exactement ce que contenait la chambre découverte au fond du puits. Les rumeurs fantaisistes avaient beau jeu. Sous prétexte qu'on avait entrevu sur le sarcophage d'albâtre un objet au nom du roi Snefrou, on s'imaginait avoir découvert la tombe de ce pharaon. Snefrou, le dernier roi de la III^e dynastie, avait pourtant déjà deux pyramides connues; l'une à Meidoum et l'autre à Dahchour; une au moins avait dû lui servir de sépulture. On échafaudait une théorie pour justifier le transfert définitif de son corps au pied de la pyramide de son fils et successeur Khéops.

Lorsque Reisner reprit les travaux, le problème reçut une solution rapide: la tombe avait été aménagée pour la femme de Snefrou, la mère de Khéops. Les journaux, dans de brefs communiqués, annoncèrent qu'on y trouvait des merveilles. Aussi, notre curiosité était grande de pouvoir visiter les lieux.

Sur l'orifice du puits, un baraquement a été élevé et, dans une dépendance, ronfle le moteur qui fournit la lumière et envoie aux fouilleurs, qui travaillent à plus de 30 mètres sous le sol, un air respirable. Quelques marches dans le roc conduisent à une étroite ouverture qui débouche dans le puits, 2 ou 3 mètres sous l'orifice. Une petite cage en bois, suspendue à un câble qui s'enroule sur un treuil manœuvré par des Arabes, va nous permettre de descendre.

Le puits carré est creusé dans une roche d'assez mauvaise qualité. A mi-chemin, il oblique et l'on constate que les

carriers ont suivi des failles naturelles qui leur facilitaient la tâche. Il semble évident que, si l'on est descendu plus profondément qu'à l'ordinaire, c'est afin de chercher une meilleure couche pour y ménager la chambre sépulcrale.

Nous voici au fond du puits. Sans franchir aucune porte, nous entrons dans une salle de dimensions restreintes, entièrement creusée dans le rocher. La marque des pics est partout si nette, si fraîche sur les parois et au plafond, qu'on a peine à s'imaginer que tant de siècles se sont écoulés depuis ce travail. Suivant les computations les plus modérées, il y a plus de cinq mille ans qu'on a ouvert cette chambre pour y déposer le merveilleux sarcophage d'albâtre et les nombreux objets faisant partie du mobilier funéraire de la grande princesse Hetepetheres, fille du pharaon Houni, épouse du pharaon Snefrou, mère du pharaon Khéops.

Aujourd'hui, la chambre est vide. On a emporté au campement de Reisner tout ce qui s'y trouvait, à l'exception de la cuve d'albâtre. Des photographies prises au moment de la découverte permettent de se faire une idée du chaos d'objets de toutes espèces empilés autrefois dans la chambre. Représentez-vous Reisner regardant cet amas confus, formé en majeure partie de caisses contenant les offrandes. Seuls les objets en matière dure se sont conservés intacts. Tout le reste, bois, étoffe, cuir s'est réduit à des dimensions exiguës ou transformé en une sorte de boue noirâtre. Si une telle tombe avait été découverte, il y a une trentaine d'années seulement, avant que les archéologues aient pu créer toute leur technique spéciale, on aurait sorti, pour le Musée du Caire, à peine quelques beaux vases d'albâtre et deux ou trois corbeilles de fragments qui n'auraient jamais pu évoquer la splendeur des objets dont ils provenaient. Aujourd'hui, Reisner, grâce à des méthodes dont il est en majeure partie le créateur, réussit à sauver à peu près tout.

Comment s'y prend-il ? Nous l'avons montré, il y a un instant, regardant attentivement la chambre qu'il vient d'ouvrir. Car le premier point de sa méthode, c'est de *regarder*. Pas d'impatience, pas de désir prématuré de voir ce que dissimulent les pièces les mieux exposées ! Défense de toucher aucun objet avant que chacun d'entre eux n'ait été

parfaitement *réalisé* par l'observateur, qui veut en connaître d'avance tous les détails. Plus tard, lorsque, après plusieurs semaines d'observation attentive, on dégagera une première pièce, si même elle tombe en morceaux, il sera relativement aisé de la reconstituer. Les photographies seront là d'ailleurs pour suppléer à une défaillance de la mémoire. Reisner nous a entr'ouvert ses dossiers où plusieurs milliers de photographies annotées montrent, avec une minutie qui paraît d'abord exagérée, toutes les étapes du déblaiement. C'est ainsi qu'on a pu déterminer le nombre, la dimension des coffres et regrouper les différents objets contenus dans chacun d'entre eux. Les diverses matières reçoivent un traitement approprié permettant les manipulations ultérieures. Dans les magasins de Reisner, tout est soigneusement classé dans des caissettes, chaque pièce étant l'objet d'études attentives et répétées. La reconstitution de certains décors en émail est un travail de patience méticuleuse auprès duquel les puzzles les plus compliqués semblent jeux d'enfants.

Lorsqu'on entre dans un magasin spécial, on se croit soudain transporté chez un grand ébéniste. Que fait-on là ? On rabote, on ajuste soigneusement des pièces de bois qui vont reconstituer le palanquin, les lits, les chaises, le baldaquin funéraire de la reine. Rien ne peut être laissé à l'imagination. Tout est exécuté au millimètre : les tenons et les mortaises doivent occuper exactement la position qu'ils avaient dans les pièces antiques. C'est ainsi seulement qu'on pourra remettre en place les revêtements d'or qui, n'étant plus soutenus par le bois, ont maintenant une légèreté effrayante. On ose à peine manier ces feuilles délicatement gravées qui montrent le protocole de la reine, écrit en grands hiéroglyphes dont chaque signe est un modèle de gravure.

Au dossier du palanquin, il y avait quatre traverses d'ébène, une horizontale et trois verticales, dans lesquelles étaient enchâssés de minuscules signes d'écriture. Ceux-ci étaient tombés sur le sol par suite de la corruption du bois. Reisner a pu en rétablir l'ordre parfait, et c'est avec une légitime fierté qu'il vous montre la reconstitution qu'il a faite et qui l'égale aux habiles ouvriers de la mère de Khéops.

Ce n'est pas dans les limites d'un article de journal que l'on pourrait décrire toutes les merveilles que nous n'avons fait qu'entrevoir et, d'ailleurs, il sied d'attendre que l'heureux fouilleur en fasse lui-même la présentation au public.

Citons cependant, avant de terminer, les anneaux d'argent, incrustés de pierres de couleur, formant un décor de libellules hardiment stylisé. Quand on les verra au Musée du Caire, à proximité des bijoux de Tout-Ankh-Amon et qu'on pourra les comparer à eux, la même remarque surgira naturellement à l'esprit des visiteurs : « Mais qu'est-ce donc que cette civilisation égyptienne dans laquelle, plus on remonte vers le passé, plus on découvre la perfection ? »

(*Le Soir*, 2 mai 1927.)

Jean CAPART.

AUTOUR DES PYRAMIDES

Nous venons de parcourir la voie triomphale de l'Ancien Empire égyptien. Elle s'étend le long de la chaîne libyque sur près de 100 kilomètres, d'Abou Roache jusqu'à l'entrée du Fayoum et est jalonnée par ces gigantesques pyramides que l'humanité actuelle ne peut considérer sans une sorte de terreur.

On avait oublié depuis si longtemps l'histoire du vieil Empire memphite qu'il semble à peine croyable que l'Egyptologie ait pu, non seulement retrouver les noms des bâtisseurs de pyramides, mais en même temps évoquer toute la civilisation contemporaine. Ceux qui visitent distraitemment la nécropole de Gizeh sous la conduite d'un drogman, d'ordinaire ignorant, ne peuvent se douter de la signification de ces gigantesques monuments de l'Ancien-Empire. Et il est assez naturel qu'ils n'éprouvent guère l'envie d'aller examiner l'une après l'autre toutes les pyramides qui se profilent à l'horizon, vers le sud.

Les modernes se sont acharnés pendant des siècles à faire disparaître les tombeaux des grands pharaons; les chercheurs de trésors les ont éventrés; d'autres se sont bornés à les considérer comme des carrières plus faciles à exploiter que les montagnes. Ils ont réussi à dépouiller les pyramides de leur mobilier funéraire; ils ont donné aux surfaces extérieures

un aspect délabré qui trompe l'observateur superficiel, mais ils n'ont pu diminuer le témoignage impressionnant qu'apportent ces mausolées sur la grandeur des rois qui en ordonnèrent la construction.

Il suffit d'un peu de patience, d'un peu d'attention pour rétablir par la pensée ces beaux monuments funéraires dont la pyramide proprement dite ne constituait qu'un des éléments. En effet, tandis que le corps momifié reposait à l'intérieur de la montagne de pierre, le culte du roi défunt était célébré dans un temple magnifique qui regardait vers le soleil levant. La pyramide elle-même avec ses couloirs et ses chambres bâties en blocs gigantesques, avec son parement extérieur, lisse de la base au sommet, permettait aux architectes de déployer une puissance alliée à une précision de travail vraiment déconcertante. Le temple leur offrait davantage l'occasion de mettre en œuvre toutes les ressources de leur talent : mélange de matériaux de choix, emploi de piliers et de colonnes aux formes diverses. Sur les murs de beau calcaire se déroulaient des reliefs d'un fini merveilleux, rehaussés de couleurs harmonieusement combinées. Tout à l'entour se groupaient les petites pyramides des reines et des princesses, ainsi que les mastabas des grands personnages rangés de manière à déterminer des avenues et des rues dont

la disposition régulière fait songer au plan des villes les plus modernes.

Les bas-reliefs des temples nous initient à la vie royale. On peut y suivre le souverain dans l'exercice de ses fonctions les plus variées. Nous assistons au couronnement, à la célé-



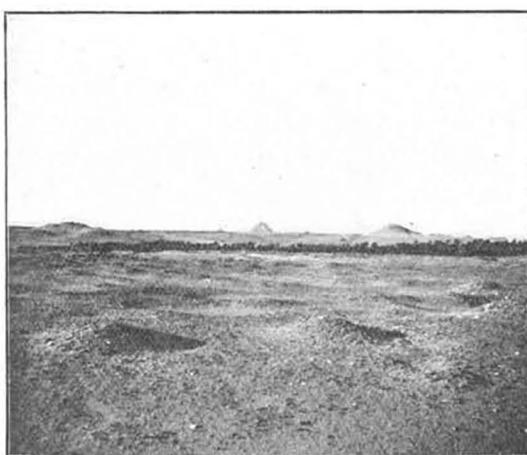
GIZEH VU D'ABOU ROACHE.

bration des jubilés; nous accompagnons le roi au temple, à la guerre, à la chasse, etc. Dans les mastabas, c'est toute la vie contemporaine qui est retracée avec une minutie de détail quasi infinie. La société entière, depuis les grands seigneurs jusqu'aux plus humbles ouvriers, nous est montrée en tableaux vivants et réellement parlants. En effet, les inscriptions qui accompagnent les figures, loin de se contenter d'une brève description, s'ingénient à noter les dialogues les plus animés, voire les expressions du plus pur argot memphite.

Si on ajoute à cette documentation, sans égale pour aucune autre civilisation du passé, les inscriptions gravées sur des stèles, sur les murs de certains monuments ou sur les parois rocheuses des districts miniers, on arrive à reconstituer les cadres de la société, à reconnaître les bases de l'organisation de l'Empire et à retracer, au moins dans ses traits principaux, la physionomie de cette époque qui compte parmi les plus brillantes de l'histoire de l'humanité.

N'oublions pas de dire que s'il faut juger du degré de développement d'une civilisation d'après ses productions artistiques, l'Empire memphite peut se vanter d'avoir possédé non seulement des architectes comme Imhotep, l'auteur du temple de la pyramide à degrés de Saqqarah, mais aussi des sculpteurs et des peintres auxquels nous devons une série d'œuvres qui égalent le célèbre Cheikh el Beled et les Oies de Meidoum.

Ce sont des ignorants qui ont inventé la légende de tout un peuple peinant sous le fouet pour édifier les pyramides et



SAQQARAH VU DU SUD

d'une nation s'épuisant à bâtir le tombeau d'un souverain ambitieux. Ceux qui savent, ceux qui se sont donné la peine de comprendre les témoignages inscrits sur les monuments, peuvent encore admirer la grandeur de l'effort réalisé; ils ne s'étonnent plus. La tombe royale ne leur semble plus démesurée; elle est en harmonie avec les moyens dont disposaient les pharaons; elle est le symbole parfait d'une époque qui fut peut-être la plus glorieuse de l'Ancienne Égypte. La pyramide n'a plus rien d'un monument prodigieux et en quelque sorte monstrueux: elle est normale. Jean CAPART.

(*La Semaine illustrée*, Le Caire, 13 mai 1927.)

LES ÉLÈVES

Nous montons à l'Acropole aux heures de clarté fraîche, tandis que toute la baie s'illumine de couleurs multiples, délicatement nuancées. Pèlerins de la terre des pharaons, nous avons abordé la Grèce avec un peu d'appréhension. Les yeux pleins du désert fulgurant, du ciel fort, des profils qui s'imposent, nous nous demandions comment, à quelques jours d'intervalle, nous pourrions effectuer la transposition nécessaire pour suivre des yeux et de l'esprit l'apparence simple de la ligne grecque. Déjà de loin, sur la route venant du Pirée, j'ai reconnu le Parthénon, tout menu sur son piédestal grandiose.

Maintenant nous montons le chemin sinuex et vert qui atteint l'Acropole. Voici les Propylées. Presque sans lever la tête, nous gravissons les premiers degrés. Quelques secondes encore, le temps matériel de se détacher des choses et des gens: autos, photographes, mendians, touristes, qui stationnent, et nous voilà, d'un coup de vent léger comme une caresse, séparés de l'heure présente et pénétrés de l'atmosphère grave et chaude des Propylées.

Quelle surprise de ne sentir en nous nulle hésitation comme si, de la vallée du Nil à la baie de Salamine, par-dessus la mer aux grands flots et les îles rocheuses, une même vague se propageait. Ces colonnes qui s'élèvent dans une pureté presque dégagée des exigences de la matière, nous les avons vues, il y a quelques jours à peine, se dres-

ser mutilées, mais encore suggestives, dans l'enceinte funéraire du roi Djeser, à Saqqarah.

L'impression devient plus forte encore lorsque, nous dégageant des Propylées, nous approchons du Parthénon. Par toutes ses colonnes, la merveille du v^e siècle se dit l'héritière des traditions qui, à cette lointaine III^e dynastie, florissaient à Memphis. Ictinos, élève d'Imhotep; la « miraculeuse » beauté grecque prenant ses origines et sa signification dans la beauté à peine révélée des premières dynasties pharaoniques, quelle curieuse, quelle émouvante perspective !

Tous, nous connaissons cette civilisation de la Grèce classique qui se présente nette et complète comme l'Acropole d'Athènes dans la baie lumineuse. Ceux qui ont visité l'Égypte ont vu une autre forme grecque, celle de la période ptolémaïque, cherchant à s'assimiler la pensée pharaonique déjà déclinante. Celle-là cause au premier moment une déception profonde; puis, bientôt, un insurmontable dédain. Mais, heureusement, en voici un aspect nouveau, plus logique, plus vrai, unissant dans un même cycle harmonieux les deux peuples maîtres des origines de notre développement artistique : les Grecs, élèves des Égyptiens.

Elèves, oui — mais quels élèves ! Quand les Grecs, s'éveillant à l'aurore de leur histoire, pénétrèrent dans le monde de vieille civilisation qu'était l'Égypte, ils y trouvèrent une telle puissance de savoir et de tradition, que, émerveillés et presque timides, ils acceptèrent ce nom d'enfants que leur donnaient les prêtres. Les « enfants », avides d'apprendre, reçurent pêle-mêle tout ce qu'on leur offrait, la vérité et l'erreur, le beau et le grotesque. Mais, quittant le Nil pour leur pays, ils laissèrent peu à peu ce que leur génie se refusait à utiliser et, pour nourrir le foyer nouveau, ne prirent que les flambeaux les plus étincelants.

L'Égypte, à l'époque où les Grecs la visitèrent, devait être couverte de monuments de tous caractères et de toutes époques. Que choisirent les Grecs ? Non pas le nerveux faisceau de papyrus, alourdi par les dernières générations; non pas l'élégante colonne à palmes, évocatrice du paysage égyptien; pas davantage le chapiteau épanoui ou fermé du lotus. Ils allèrent chercher, parmi les soutiens de pierre,



PARTHÉNON.

ceux qui, chez les contemporains, étaient méprisés ou peut-être oubliés. Ils retinrent les formes les plus éloignées de la nature et, gardant sans doute dans la mémoire Deir-el-Bahari, Beni-Hasan et Saqqarah, ils reprisent, à plusieurs dizaines de siècles de distance, la ligne

géométrique, dédaigneuse de coquetterie aussi bien que de richesse. Et les élèves, devenus des maîtres, édifient le Parthénon.

Nous pénétrons dans le temple avec le respect que l'on a toujours pour les lieux où l'art et l'histoire maintiennent une vie intense. Nous avons la chance d'être conduits par l'homme qui connaît le monument comme s'il était son œuvre propre. M. Balanos, penché sur les blocs tombés, monté sur les architraves, scrutant chaque degré, sondant chaque fissure, soigne le Parthénon comme un grand blessé très cher dont on épie le moindre tressaillement, dont on panse avec une joie mêlée d'angoisse les plaies profondes. Depuis des années, il est ainsi absorbé par sa tâche gigantesque et passionnante. Des difficultés de tous ordres ont surgi; toutes ont dû céder devant la ténacité de l'homme, la noblesse du but. A l'heure actuelle, ce sont des fonds américains qui permettent de continuer la tâche et qui, bientôt sans doute, la couronneront.

C'est ainsi que, chaque jour, M. Balanos monte vers ses ruines aimées. Ne dites pas qu'il va restaurer le Parthénon. Il se défend avec raison d'être celui qui, sous prétexte de nécessité, nous livrerait un monument froid et raide, trop logiquement réédifié. Mais, M. Balanos n'est pas non plus

de ceux qui, invoquant l'esthétique ou le respect des édifices, voudraient voir les ruines périr lentement dans leur splendeur romantique. Ce qu'il fait au Parthénon, c'est ce que les Grecs appellent d'un nom qui évoque parfaitement la chose, l'anastylosis. Il

repère soigneusement chacun des débris qui jonchent le sol de l'Acropole autour du Parthénon. Il étudie pièce par pièce l'édifice disloqué, dénaturé, trop sommairement et partiellement réédifié au siècle dernier. Les fragments ayant repris leur place primitive dans son esprit et sur ses plans, il fait exécuter le même travail dans sa réalité. Quelle émotion de se trouver au sommet des échafaudages, dominant l'enfilade impressionnante du temple, la ville, la mer étincelante et de surprendre les précisions et les finesse techniques des ouvriers qu'animait Périclès !

Oui, les élèves étaient devenus des maîtres. L'architecture égyptienne est encore peu connue. Combien d'académies, par exemple, ignorent dans leur enseignement, ses œuvres magistrales. Du reste, cette révélation de la III^e dynastie, époque de construction d'une splendeur classique, s'est faite il y a trois ans à peine, et, jusque-là, seuls quelques perceptifs téméraires osaient formuler des possibilités. Mais l'œuvre des « élèves » parlait depuis des siècles des merveilles réalisées.

L'architecture grecque, depuis longtemps étudiée, voit cependant la connaissance de son histoire se perfectionner chaque jour. L'œuvre de M. Balanos, ses observations sagaces, multiples et curieuses apportent — c'est certain —



ERECHTEION.

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

une collaboration précieuse à la science; vaillant et optimiste, il espère voir sa tâche terminée dans un ou deux ans.

Ce qu'il aura fait surtout, ce Grec digne de ses ancêtres, c'est de rendre au monde entier, comme un mort ressuscité par la puissance de la volonté et de l'amour, un Parthénon relevé, un Parthénon vrai, retenant dans ses colonnes de marbre caressées par le soleil, la vivante spiritualité de la sagesse antique.

(*Le Soir*, 21 mai 1927.)

Marcelle WERBROUCK.